

Texte en anglais trouvé sur le site anar britannique Libcom.org (<http://libcom.org/>), dans sa rubrique « History », sous le titre « Organising at Fiat, 1969 ».

La traduction a été réalisée par le Collectif Anarchiste de Traduction et de Scannerisation (CATS) de Caen (et d'ailleurs) en mars 2012. Le texte a été féminisé.

D'autres traductions sont en téléchargement libre sur notre site : <http://ablogm.com/cats/>

S'organiser à la FIAT, 1969

Le discours d'un travailleur de l'usine FIAT Mirafiori soulignant les efforts d'organisation des travailleurs/euses et les leçons apprises dans les luttes militantes conduisant à l'automne chaud de 1969.

« Dans des déclarations au journal de Bologne, *Resto del Carlino*, les dirigeants des deux plus grands groupes industriels d'Italie, Gianni Agnelli de FIAT et Giuseppe Petrilli d'IRI, exprimaient aujourd'hui leur anxiété envers la situation dans l'industrie, qui est en train de s'immobiliser à cause des grèves. Décrivant la situation à l'intérieur des usines, Petrilli déclarait carrément qu'elle équivalait à l'anarchie ».

Financial Times, 8 Juillet 1970.

Ceci est un discours d'un travailleur de la FIAT à la Conférence nationale des comités de base de travailleurs/euses à Turin, les 26 et 27 juillet 1969, décrivant la construction des luttes de l'automne chaud en Italie, repris de *La Classe* N°13-14, août 1969. Le discours traite de la période allant de Battipaglia (une émeute massive des travailleurs/euses du tabac en réponse à des licenciements), lorsque la FIAT aux côtés d'autres usines firent grève en solidarité avec les travailleurs tués, jusqu'à la bataille du Corso Traiano. Il explique comment les travailleurs/euses s'organisèrent à l'intérieur de l'usine, les revendications qui furent émises, et comment ils/elles préparèrent la lutte sur le renouvellement des contrats à l'automne 1969.

CAMARADES,

Je vous parle en tant que travailleur de la FIAT Mirafiori. Je veux vous expliquer comment nos luttes ont démarré là-bas, comment elles se sont développées, et les leçons que nous pensons qu'elles apportent à tous/tes les travailleurs/euses italiennes.

Personne ne pouvait dire que notre combat à Mirafiori se développait de manière impromptue. Il était le produit de tout ce que la classe ouvrière avait appris de ses luttes des années 1968-69, et à Mirafiori la façon dont toutes ces expériences s'assemblèrent marqua un important pas en avant dans notre croissance politique et dans notre compréhension.

En avril 1968, le syndicat nous appela à une nouvelle grève de routine concernant les heures, le travail aux pièces et la cadence. Et c'est là que ça a commencé. Nous réalisâmes immédiatement notre unité et notre militantisme dans la grève était beaucoup plus élevé que ce que nous attendions, et que si nous agissions avec nos propres forces nous pouvions vraiment faire quelque chose de la grève. Mais immédiatement le syndicat bondit pour nous garder sous contrôle en appelant à des référendums, des votes à bulletins secrets et autres trucs. Tout le monde comprenait ce que le syndicat faisait, mais en même temps nous n'étions pas capables de mettre cette compréhension en pratique. Nous savions qu'il était temps pour nous de prendre la direction des luttes dans nos propres mains et que c'était quelque chose que nous serions bientôt en position de faire.

BATTIPAGLIA

C'est Durant la grève en solidarité avec les 2 travailleurs tués à Battipaglia (avril 69) que nous fîmes le pas suivant dans cette direction. Nous sommes des travailleurs/euses qui viennent du Sud et nous portons sur nos épaules le poids complet de l'exploitation que le capitalisme autorise dans le Sud pour qu'il puisse augmenter ses profits dans le Nord. Nous sommes en colère et au lieu de juste rentrer à la maison comme nous l'aurions fait dans une grève normale, nous restâmes à l'intérieur. On a posé les outils et quitté tranquillement le travail, juste sous le nez des contremaîtres, pour aller à un meeting de masse à la cantine. Ce fut notre premier pas vers la lutte interne qui garde la lutte à l'intérieur de l'usine et les travailleurs/euses de Mirafiori commençaient à découvrir leur propre force. C'était une bonne expérience. Après la grève, sans surprise, de nombreux/ses camarades pensaient que nous devions commencer à pousser plus fort. Mais à ce moment là c'était difficile parce qu'il n'y avait nulle part où se tourner pour trouver du soutien organisationnel. Les syndicats étaient hors de question et les étudiantEs n'étaient pas encore entréEs en scène.

La grève pour Battipaglia fut une grève politique. Une usine dans le nord répond et concentre l'immense énergie d'une ville qui se révolte dans le Sud. La révolte était contre le sous-développement planifié qui conduisait des hommes et femmes du Sud, jeunes et en bonne santé, à aller chercher du travail à la FIAT et dans d'autres usines dans le Nord. Mais nous pouvons dire que les luttes qui ont commencé presque immédiatement après la grève de Battipaglia étaient politiques elles aussi. Elles commencèrent dans l'usine auxiliaire et se répandirent comme l'éclair aux grutierEs, aux chauffeurs/euses de chariots, aux ateliers de pressage, et dans chaque cas elles étaient dominées par la militance et l'énergie des travailleurs/euses immigréEs. Des immigrées du Sud qui montraient leur colère contre la classe patronale, contre toute la politique planifiée du capitalisme, son gouvernement, sa police etc. Ils/elles arrivent à Turin, cherchant de gros salaires dont ils/elles ont tant entendu parler et, au lieu de cela, découvrent que la FIAT est un camp d'esclaves. Naturellement, ils/elles se rebellent. Ils/elles refusent de travailler. Passivement d'abord (avec des milliers de travailleurs/euses par jour qui se déclarent malades) mais ensuite plus activement. Ils/elles forcent les syndicats à déclarer des grèves et commencent vraiment à faire sentir leur présence.

GRÈVES SYNDICALES ?

Les syndicats ouvriers, qui avaient planifié toutes les grèves pour l'année 1969, étaient concernés. Ils voulaient une série complète de grèves impliquant juste peu de gens à la fois, ainsi la production ne serait jamais bloquée complètement, et ainsi également ils empêchaient qu'un grand nombre de travailleurs/euses se rassemblent. Mais nous prîmes l'initiative et nous accélérâmes les choses, ce qui signifiait un arrêt presque total de la production, impliquant la grande majorité des travailleurs/euses. Quand le syndicat appela à une grève de 2 heures, les gens en firent 4 et grimperent plus tard à 8. Et différents ateliers arrêtaient le travail à différents moments, causant ainsi un dégât maximum. Les presses ne sortaient rien, les grutierEs et les chauffeurs/euses de chariots n'avaient rien à transporter, et ainsi les chaînes de production étaient virtuellement à l'arrêt.

C'était dangereux pour les syndicats. Ils avaient perdu le contrôle et ils devaient essayer d'endiguer la marée des luttes ouvrières. Alors ils essayèrent les mêmes arguments qu'utilisaient les contremaîtres et les superviseurs : que chaque heure que les travailleurs/euses passent à faire la grève de manière autonome (c'est à dire de manière non officielle) devait être pénalisée. Mais les menaces ne fonctionnèrent pas et la grève continua. Le simple fait que la chaîne ne fonctionne pas allumait des rencontres et des discussions parmi les gens : tout d'abord à l'intérieur de l'usine, ensuite dans les lignes d'assemblage immobiles, puis à l'extérieur ensemble avec les groupes d'étudiantEs qui s'étaient rassemblés aux entrées. La grève se répandait le long la chaîne et la discussion politique la suivait. Tout le monde argumentait et discutait et il était suggéré que les revendications de l'atelier de pressage pouvaient être reprises par les chaînes de montage. La grève avait commencé pour protester contre la vitesse de la chaîne. Mais les cadences de travail dans l'usine étaient décidées d'en haut et étaient basées entièrement sur la façon dont le capitalisme organise le travail, c'est à

dire les grilles de classifications et de salaires. Ainsi notre protestation initialement limitée s'étendit bientôt à tous les aspects des relations de travail.

GRÈVE SAUVAGE

Cependant, pour le moment, il était important de passer des mots à l'action. Il y avait encore une chaîne qui fonctionnait, et nous devions la stopper, même si c'était notre point faible dans l'usine. Et c'est là que « le Serpent » (nom donné aux cortèges de masse à l'intérieur de l'usine, serpentant d'ateliers en ateliers NDT) fit son apparition. Pendant 3 jours il y eut des arrêts avant et après la ligne et nous allions tous ensemble en grands groupes et nous marchions dans l'usine, virant quiconque était encore en train de travailler. C'est comme ça que nous avons stoppé la chaîne des « 500 » (un des modèles automobiles de la firme NDT). Et nous ajoutons des revendications pour des hausses importantes de salaires à notre protestation initiale. À ce moment là le syndicat essayait vraiment d'étrangler notre lutte. Il puisa dans sa boîte à trucs et endossa un nouveau déguisement : celui du/ de la déléguéE de chaîne. Ils dirent que les déléguéEs allaient nous représenter, mais dans la pratique réelle le seul rôle des déléguéEs est de négocier avec le patron l'extension de notre exploitation et tout comme nous disons juste NON à cette exploitation, nous disons NON aux déléguéEs. Si nous avons vraiment besoin de quelque chose comme unE déléguéE, alors notre attitude est d'affirmer que NOUS SOMMES TOUS/ TES DES DÉLÉGUÉ-E-S. Quand ils essayent d'accélérer la chaîne, nous arrêtons juste de travailler.

C'est la manière dont nous nous organisons à l'intérieur, et naturellement le jeu du syndicat n'a pas réussi. Après 2 jours de grève officielle des syndicats, et 4 jours de trêve pour les négociations, les syndicats pensaient de manière erronée qu'ils avaient repris le contrôle de la situation. Mais le même jour ils nous informèrent qu'ils avaient signé l'accord à propos des déléguéEs, la grève redémarrera et une nouvelle fois toutes les chaînes furent arrêtées. Les syndicats avaient appelé à 4 jours de trêve mais nous avons utilisé ces 4 jours pour préparer notre lutte, pour clarifier nos revendications, et durant ces journées, dans certains ateliers, notre poussée commença à prendre les formes d'une réelle organisation autonome. Cette fois il y avait des centaines et des centaines d'entre nous marchant autour de l'usine au sein du Serpent, et nous marchâmes jusqu'à arriver au grand bâtiment des bureaux qui abrite l'administration. Nous n'allions pas éviter la confrontation avec l'encadrement et les syndicats, en fait nous la cherchions, déterminées à les frapper là où ça fait mal. À ce moment là les choses ne tournaient plus sur une base quotidienne ad hoc. À l'atelier 54 nous savions que nous serions capables de durer au moins une semaine. Alors nous nous sommes organisés avec d'autres ateliers pour qu'ils nous relaient lorsque nous en aurions assez. Et bien sûr, à la fin de la semaine, la grève est continuée par les ateliers 52 et 53 et une nouvelle fois les chaînes sont à l'arrêt.

ORGANISATION

Tout cela avait demandé, et demandera, de l'organisation. Nous avons commencé à construire l'organisation à 2 niveaux, à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de l'usine. Il y a des groupes de travailleurs/euses qui vont ensemble au boulot, et ils/elles s'organisent avec des étudiantEs dans des groupes d'intervention devant les portes d'entrées. Ensuite il y a les assemblées entre travailleurs/euses et étudiantEs que nous avons tenu chaque jour dans un entrepôt près de l'usine, où nous allions ensemble pour échanger et partager des nouvelles et des informations de toutes les fabriques et usines dans le complexe FIAT.

Mais ces assemblées ne fonctionnent pas juste à un niveau de coordination. D'un côté nous commençâmes à produire des tracts pour raconter aux travailleurs/euses d'autres parties du complexe comment se déroulaient nos luttes et nous commençâmes également à prendre des initiatives en décidant quel cours les luttes prendraient. En fait c'est au cours d'une de ces nombreuses assemblées que les travailleurs/euses et les étudiantEs décidèrent d'organiser les manifestations du 3 juillet de cette année, qui comme chacunE doit le savoir, explosèrent en une grande bataille ouvrière. En ce moment (juillet 69) nous faisons maintenant face aux affrontements qui sont à venir à propos du renouvellement des contrats, et à la lumière de ceci, au cours des dernières semaines, nous avons redonné un fort degré d'autonomie aux groupes d'intervention

travailleurs/euses-étudiantEs aux entrées. Le but de ceci a été d'élargir la discussion politique au niveau des ateliers et de nous mettre tous/tes dans une meilleure position pour commencer à consolider l'organisation de tous/tes les travailleurs/euses dans tous les points de toutes les usines FIAT. Quand la grève officielle du syndicat commencera, cela va être crucial.

TRAVAILLEURS/EUSES ET ÉTUDIANT-E-S

Il y a des choses qui doivent être dites sur nos relations, en tant que travailleurs/euses, avec les étudiantEs et sur la relation de l'usine, en tant qu'ensemble, avec les groupes politiques extérieurs. Notre raison pour décider de travailler avec les étudiantes était, et est politique. Les étudiantes avec lesquelles nous travaillons sont des gens qui combattent, et qui sont prêtEs à combattre avec nous, comme nous, contre le patron commun, jusqu'à la fin. Les syndicats et les partis politiques ne combattront pas le patron jusqu'au bout : ils s'arrêtent à mi-chemin à des compromis qui se terminent seulement par le renforcement du contrôle que les employeurs ont sur nous. Cela signifie qu'ils sont toujours en train de bloquer les activités, essayant de freiner notre lutte, essayant de nous ralentir. Il est clair pour nous que si vous combattez les employeurs jusqu'aux dernières extrémités, vous avez besoin d'organisation et d'une claire compréhension politique de ce que vous allez faire. C'est une lutte qui va durer longtemps et vous ne pouvez pas l'improviser au jour le jour. Mais nous n'acceptons pas le fait que nous devrions laisser cette organisation et cette compréhension être toute faite par des groupuscules qui viennent se faire de la publicité et qui sont bien plus intéressés par le renforcement de leur organisation que par le fait de nous aider dans notre combat. Au cours des derniers mois, nous avons vu beaucoup de ces groupes débarquer, particulièrement quand la lutte est terminée. Mais nous n'avons rien à faire avec eux. C'est à nous de créer notre propre organisation et notre propre compréhension politique basées sur nos propres expériences de luttes continuellement discutées et examinées par nous-mêmes. Le contact avec les étudiantEs est également utiles dans d'autres aspects, parce que nous pouvons rassembler des expériences de lutte venant d'autres endroits, comme premier pas vers notre unification avec les luttes de tous/tes les travailleurs/euses, ouvrierEs agricoles, paysanNEs, cols blancs, technicienNEs.

CORSO TRAIANO

Et inévitablement les organisations que nous avons créées ne devront pas seulement s'adapter aux problèmes à l'intérieur de l'usine mais également aux problèmes de la vie des travailleurs/euses dans la cité, de notre relation avec cette ville dortoir, cette ville de voleurs/euses qu'est Turin. Nous avons compris que FIAT contrôle cette ville et qu'en conséquence il n'est pas suffisant de se battre seulement à l'intérieur de l'usine. Nous devons également nous battre en dehors. La lutte doit devenir généralisée, massive et sociale et c'est précisément ce qui est arrivé il y a quelques semaines, quand la lutte s'est répandue à l'extérieur et qu'il y a eu le combat de rue dans le Corso Traiano (le terme italien « corso » désigne une grande rue ou une avenue NDT). Désormais tout le monde connaît l'histoire du Corso Traiano. Après la bataille nous sommes retournéEs à l'usine avec la tête haute. Nous n'avons pas été vaincuEs. Quiconque dit que la lutte s'est calmée depuis le Corso Traiano oublie deux faits élémentaires : premièrement, qu'Agnelli (dirigeant de la FIAT) n'a pas réussi à reprendre le contrôle sur la cadence des chaînes, sur les temps, sur l'ensemble de la manière dont la production est censée se dérouler. Deuxièmement qu'il n'a pas été capable de faire cela parce que notre organisation devient de plus en plus forte dans l'usine.

Nous disons cela pour souligner une tendance : ce n'est pas pour dire simplement qu'Agnelli se trouve incapable d'accélérer la chaîne, pour déclarer catégoriquement qu'à partir de maintenant il va en avoir de moins en moins la possibilité. Les travailleurs/euses de Mirafiori ne vont plus se laisser marcher dessus. Nous avons une organisation maintenant, et pas la sorte d'organisation qui est solide seulement durant les moments forts de la lutte. La preuve de ceci, c'est qu'Agnelli a été forcé de reprendre beaucoup de gens qu'il avait viré ou transféré, à cause de la réponse organisée venant des travailleurs/euses dans les ateliers 53 et 54 et dans les ateliers auxiliaires. Mais ce n'est pas assez. Nous devons aller plus loin. La prochaine étape sera

renouvellement des contrats. En septembre, la majorité des travailleurs/euses italiennes (de la métallurgie, de la chimie, de la construction et d'autres secteurs) vont se retrouver appelés à la grève, tous ensemble, par leur syndicat.

Nous savons ce que les contrats signifient pour les syndicats et les employeurs. Ils sont leur manière de s'assurer que les travailleurs/euses luttent seulement une fois tous les 3 ans et qu'après cela ils/elles s'assoient de nouveau et se comportent comme de bons enfants, les contrats sont une sorte de cage, dans laquelle le/la travailleur/euse est enferméE, et les clés sont données aux syndicats et on leur demande de s'assurer que la cage reste fermée. Mais l'année dernière, dans des centaines d'usines dans toute l'Italie, il est devenu clair que les travailleurs/euses n'acceptent ni les ordres des patrons ni ceux des syndicats. Les employeurs auraient aimé arriver au renouvellement des contrats après une longue période de paix sociale et avec une classe ouvrière divisée et faible. Mais les batailles que les travailleurs/euses ont mené au cours de la dernière année ont détruit ce plan une usine après l'autre.

Maintenant la première chose qui doit être dite, c'est que nous refusons de nous attacher aux contrats. Les employeurs et les syndicats ont déjà planifié les grèves pour les contrats, mais nous refusons de combattre suivant leur calendrier. Cependant nous réalisons que nous devons être capables d'utiliser le renouvellement des contrats pour développer notre propre lutte. Cela nous rendra capable d'utiliser la force que nous avons développée et cela unira les usines qui ont été à l'avant-garde de la lutte à celles qui sont demeurées pour l'instant en dehors. Les employeurs et les syndicats utilisent les contrats comme un moyen de nous maintenir au plus bas, mais nous devons les transformer en armes avec lesquelles la classe ouvrière sera capable de s'organiser et de combattre. Nous devons les utiliser pour développer l'organisation politique révolutionnaire des ouvriers et de tous/tes des travailleurs/euses. Nous devons faire cela en consolidant et généralisant les leçons que nous avons apprises des luttes de l'année passée. Les travailleurs/euses ont virtuellement expulsé le syndicat de l'usine, ont commencé à formuler leurs propres revendications et à les mettre en avant dans un combat qui est mené entièrement par eux/elles-mêmes. Durant les luttes sur les contrats nous devons faire de cela une conquête permanente de la classe ouvrière, dans chaque usine italienne, dans chaque secteur productif, en faisant exploser toutes les manœuvres dans lesquelles les contrats et les syndicats sont désignés pour nous diviser et nous affaiblir.

Durant les luttes de l'année dernière, certaines revendications ont été mentionnées de manière répétée. Nous devons les prendre et les utiliser comme nos priorités premières pour unifier les travailleurs/euses dans toute l'Italie. Ce sont : hausse de salaire égale pour tous/tes, non liées à la productivité ou à tout autre standard des employeurs (comme les temps et mouvements, les incitations, les bonus, les primes etc...), une réduction immédiate du temps de travail, sans perte de salaire, abolition des heures supplémentaires obligatoires, abolition des classifications les plus basses comme premier pas vers l'abolition de toutes les divisions de classification et la complète parité avec les travailleurs/euses en cols blancs. Nous sommes en train d'organiser des discussions politiques sur ces points en mettant en circulation un document de débat à l'intérieur des usines. Mais cela n'est pas assez pour nous de savoir pourquoi nous nous battons, parce que nous devons aussi savoir comment nous allons nous battre. L'époque de la passivité est morte. Les vieux jours sont un passé dans lequel nous attendions que le syndicat appelle à une grève depuis l'extérieur et où nous prenions ensuite une journée de vacances à la maison. Il est possible, en fait probable, que tandis que l'automne progresse des actions de grèves sauvages commencent à se produire de la même manière dans d'autres usines. Et si, où que ce soit, le syndicat lance un appel à une grève officielle, alors il sera utilisé par les travailleurs/euses comme une chance pour se mettre, uniEs, en lutte.

NOTRE COMBAT : NOTRE POUVOIR

La sorte de grèves que le syndicat a l'intention de lancer pour cet automne est de la sorte qui nous coûte le plus et qui coûte le moins aux employeurs, de la sorte où les employeurs ont plein d'annonces de la grève et peuvent s'organiser pour ne pas être trop durement touchés et de la sorte qui nous donne la précieuse petite

aide d'être ensemble et de pouvoir nous organiser. Mais dans les grèves à Mirafiori, et antérieurement à l'usine de pneus Pirelli à Milan, aussi bien que dans de nombreux autres luttes avancées récentes, nous avons été capables de nous organiser suivant de nouvelles manières. Nous avons compris que si l'usine est le cœur du pouvoir de l'employeur, alors elle peut et doit devenir le centre de notre pouvoir. Nous avons compris que l'organisation et le combat à l'intérieur de l'usine nous permet d'être ensemble pour discuter et mieux s'organiser bien plus que dans le cas où nous avons l'habitude de rentrer à la maison pour la journée. Et nous avons compris que si nous utilisons cette sorte d'organisation en s'arrangeant pour nous relayer les unEs les autres dans nos grèves, en faisant grève chacunE à notre tour, nous allons frapper les employeurs plus efficacement, et moins payer nous-même le coût des grèves. Cette sorte d'organisation autonome existe déjà dans beaucoup d'ateliers à la FIAT, et durant les grèves pour les contrats cet automne nous allons devoir la répandre à la fois dans d'autres parties de l'usine et dans d'autres usines qui n'ont pas encore été atteintes. Pour nous le mot de passe est COMBATTRE À L'INTÉRIEUR DE L'USINE, parce que c'est seulement à travers le combat à l'intérieur de l'usine que nous pourrons être en position de survivre à un affrontement prolongé avec les patrons et l'État. Nous devons les mettre dans la position la plus faible, où ils doivent payer le prix le plus élevé et pas nous.

L'AUTOMNE

J'ai à peine besoin de dire que tout ceci ne signifie pas que nous devons confiner notre lutte au niveau de l'atelier. Mais nous devons utiliser l'usine pour construire la force qui signifiera que nous pouvons bouger en dehors de l'usine d'une manière pas totalement désorganisée et à un moment que nous pourrons nous mêmes choisir. Cela signifie également que quand les employeurs essaient de lancer des attaques particulièrement dures contre nous à l'intérieur de l'usine, comme des lock-out ou des licenciements de représailles, nous serons en position de leur répondre aussi durement avec une intensification de la lutte à l'intérieur de l'usine, jusqu'au point de l'occuper réellement s'il y a besoin. Maintenant les luttes de l'automne vont être dures. Personne n'est en train de dire que nous verrons l'affrontement final du prolétariat avec les forces armées du capitalisme pour la conquête du pouvoir d'État. Mais au cours de l'année passée les travailleurs/euses italienNEs ont révélé une certaine conscience révolutionnaire du fait que leurs problèmes sont des problèmes de classe et que la seule manière de les résoudre est d'organiser une attaque contre le système qui les perpétue, avec l'objectif de détruire le capitalisme et d'abolir toutes les classes. Notre problème maintenant doit être d'utiliser les luttes sur les contrats cet automne pour traduire cette conscience générale en organisation, l'organisation autonome générale de la classe ouvrière italienne.

Texte tiré de www.prole.info puis repris par le site Libcom.